

« Vulvalavita »

Pont des Vennes – 8 septembre 2020



Les villes sont-elles viriles ?

L'idée selon laquelle le sexisme serait lisible à plusieurs niveaux du projet urbain est notamment défendue par certains collectifs féministes militants (l'association « Noms peut-être » a ainsi montré par une cartographie en ligne que seulement six pourcents des noms de rues à Bruxelles sont des noms de femmes), ainsi que par certains chercheurs dont le géographe et sociologue français Yves Raibaud. Dans *La ville faite par et pour les hommes* (Belin, 2015), ce dernier a montré comment la politique sociale et culturelle menée par les villes françaises depuis une cinquantaine d'années, visant notamment à développer des installations sportives afin de réguler la « violence des quartiers », s'est faite au détriment des filles et a contribué à la production d'un « continuum d'espaces masculins ».

Si on considère maintenant la masse des inscriptions urbaines d'un point de vue quantitatif, la réponse à cette question est clairement « oui », non seulement parce que la majorité des tags-blazes sont masculins, mais surtout parce que la représentation symbolique du phallus se retrouve sur les supports urbains les plus variés. « Dessiner un pénis » (sur son

TEXTURES URBAINES

banc, dans son cahier, aux toilettes) est un passe-temps fréquent des garçons en milieu scolaire : partant, l'inscription phallique peut être culturellement associée à une forme d'expression ritualisée de la masculinité. Déposer çà et là des graffiti phalliques revient en quelque sorte à *poser ses couilles sur la table* selon la locution vulgaire qui désigne une « démonstration d'autorité » ou une « affirmation brutale ». Le harcèlement visuel du pénis en ville, espace phallique saturé de supports « phallophores », contribue par ailleurs probablement à la banalisation d'une certaine « culture du viol ».

Si on trouve des phallus à tous les coins de rue, le sexe féminin n'est en revanche presque jamais représenté. Ce sticker constitue toutefois une exception remarquable. Le logo au-dessus du dessin de la vulve renvoie au compte Instagram « VulvaLaVita » (« vulve la vie ») réécrivant l'expression figée « viva la vita ») qui totalise plus de deux mille quatre cents abonnés, et donne à voir une cinquantaine de photos de ces stickers, collés pour la plupart à Bruxelles mais aussi à Londres. De prime abord, on pourrait être tenté de reconnaître dans cette campagne d'inscription participative l'expression d'une stratégie de visibilité compensatoire visant à balancer l'hégémonie masculine. Mais ce texte explicitant les enjeux du projet amène à nuancer cette interprétation :

Vulvalavita est un projet participatif mené par l'artiste bruxelloise Victoria Debarre visant à déconstruire les tabous autour de la vulve. Réalisés d'après des photos reçues, ces portraits anonymes sont témoins d'une diversité obscurcie par la norme [...]. [L]es dessins sont ensuite disséminés dans la ville, afin de les rendre visibles et accessibles à tous et toutes. Par ce geste, Victoria Debarre souhaite proposer une remise en question des repères esthétiques, images fantasmagoriques sur papier glacé, qui nous entourent et pèsent de leurs injonctions. (Source : agirparlaculture.be)

On voit que la « réappropriation » porte davantage sur le corps que sur le support : il s'agit moins de revendiquer un support urbain (ou, par métonymie, l'espace urbain tout entier) en y « plantant » son sexe comme un drapeau que de troubler la représentation canonique du sexe féminin fixée par les arts plastiques et l'industrie pornographique. L'inscription visuelle du sexe féminin n'est plus seulement, comme dans le cas des graffiti phalliques, l'exhibition/ostension d'une génitalité fétichisée, elle devient le support d'un contre-discours motivé par des enjeux éthiques.